

L'extrême des contes

Jean Morisset, *Récits de la terre première*, Montréal, Leméac, 2000, 84 p., 11,95 \$.

André Lemelin, *Hold-up! Contes du Centre-Sud*, Montréal, Planète rebelle, 1999, 56 p., 19,95 \$.

Marie Caron

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37759ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron, M. (2001). Compte rendu de [L'extrême des contes / Jean Morisset, *Récits de la terre première*, Montréal, Leméac, 2000, 84 p., 11,95 \$. / André Lemelin, *Hold-up! Contes du Centre-Sud*, Montréal, Planète rebelle, 1999, 56 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (101), 39–39.

RÉCIT
Marie Caron

L'extrême des contes

L'un met en scène une Atouab, un Namounaïe, et dédie son recueil aux « garous-wendigos ». L'autre parle de Shéla la pute et de soirs de brosse dans le quartier Centre-Sud de Montréal. Deux mondes.

JEAN MORISSET ET ANDRÉ LEMELIN, ce sont, oui, deux mondes. Et on aimerait bien pouvoir préférer le premier, le monde du poète et géographe Jean Morisset qui a notamment publié *L'Homme de glace* (Gidihca, 1995) et *Louis Riel, poèmes américains* (Éditions Trois-Pistoles, 1997). On aimerait bien, ce serait plus propre, plus doux, plus inoffensif. Mais justement...



Récits de la terre première est de ces livres qui nous plongent dans un univers quelque peu archaïque : celui de ces contes et légendes à saveur amérindienne — ou inuit — censés nous faire renouer avec une matière originelle, primitive, où l'homme se mesure à la nature autant qu'à ses pulsions. En même temps, l'ensemble prend un tour léger à cause de la brièveté des contes et de leur ton sans prétention.

Au cours de ses voyages du côté du Grand-Lac-des-Mamelles, de la Terre de Baffin ou encore des rives de la Caniapiscou, Morisset a beaucoup fréquenté les populations autochtones. Les cinq petits récits qui composent ce recueil, le géographe les a glanés chez ses amis du Grand Nord en les adaptant quelque peu.

Recourant donc aux archétypes et mythologies autochtones, Morisset entend nous convier à rien de moins que la création du monde, de l'homme et de la femme, de l'amour ainsi que celle des eaux, du vent et du souffle de la vie. On y croise « homme premier » et « femme-oiseau », chamans et géants aux allures d'ogres, corbeaux et caribous, tous — animaux, personnages mythiques et figures issues du quotidien — baignant dans ce climat « qui n'avait jamais été évoqué dans aucune bible » et conférait aux êtres et aux choses « une irréalité si familière ». Le Blanc qui se hasarde aux confins du monde nordique risque d'être passablement déstabilisé. « J'avais l'âme en gneiss, les pattes en glaces flottantes et le cœur dans une chaleur si fraîche que je me faisais penser à une plaque de toundra sous un banc de neige. » Le géographe-poète ne craint pas, on le voit, les envolées lyriques. Ces emportements stylistiques ne donnent pas toujours un résultat des plus heureux. De fait, les passages les plus réussis de ces historiettes gentilles, quelque peu naïves même, sont manifestement ceux où Morisset évoque, en mots sobres et justes, la géographie et le climat si particuliers du Nord. Sinon, ces cinq promenades au cœur de l'immemorial et du primordial ont un air de déjà exploré.

Montréal glauque

Si Jean Morisset a les pieds, la tête et le cœur dans la toundra, André Lemelin patauge dans la gadoue et les tavernes — le célèbre Cheval blanc, notamment — du centre-ville de Montréal. Pas le Montréal du Plateau, des professionnels et des favorisés mais celui, moins reluisant, du quartier Centre-Sud, par exemple au coin d'Ontario et de Saint-André, là où officie Shéla, « assise sur son bloc de ciment ». Shéla, la prostituée de vingt-deux ans qui finira assassinée par son mac et sa bande : il aura voulu lui mon-

trer que « c'est lui le boss, pis que tout' ceux qui essayent de l'baïser, ostie de câlisse, y vont payer pour ! »

André Lemelin est l'un de ces « conteurs urbains » qui, depuis quelques années, remettent une certaine oralité au goût du jour. D'ailleurs écrits, on le constate, dans une langue très crue, les textes de Lemelin semblent d'abord destinés à être lus sur scène. En atteste le cédérom qui accompagne *Hold-up!* et où sont repris, dans une version légèrement différente, les six contes du recueil.

Dans la lignée de *Cinq couleurs et autres histoires* (Planète rebelle, 1997), son premier recueil de nouvelles, l'auteur dépeint ici une réalité sordide où s'agitent des marginaux en tous genres : prostituées, donc, mais aussi toxicomanes, alcooliques, clochards... La sexualité, omniprésente, ne rime jamais avec amour : ici l'intime se conjugue plutôt avec l'argent et l'avitissement. Dans ces nouveaux contes immoraux, dans ces anti-contes de fées, les nuits finissent mal, les faibles se font toujours humilier et la loi du plus fort règne en maître. Les rues sont sales, le monde est sale, et les taudis fourmillent de pervers ordinaires. André Lemelin se met lui-même en scène dans le rôle d'un narrateur qui a ses accès de veulerie et participe cyniquement à la rouerie ambiante. Et si le déroulement des histoires est parfois prévisible, celles-ci n'en sont pas moins d'une cruauté assez impitoyable.



André Lemelin

Il semble qu'avec Lemelin, ce soit à prendre ou à laisser. À la phrase littéraire, l'auteur préfère le style percutant, la parole brute, l'écriture coup-de-poing. Dans *Hold-up!*, la vie est laide, les jours sont gris, alcoolisés et stériles, les méchants gagnent toujours. Nulle aurore boréale ne point à l'horizon du quartier Centre-Sud, et aucune fée ne se penchera sur le sort des paumés pathétiques que Lemelin a transformés en anti-héros. L'homme est un loup pour l'homme, répète en somme l'auteur à qui mieux mieux. Voilà bien la triste réalité.

